
LITTÉRATURE

CARTE BLANCHE À SUZANNE ALLEN (1)

Défense et illustration d'une voix réfractaire

Attentive extrêmement aux entrelacements indéfinis que les textes depuis toujours nouent, dénouent, renouent entre eux, Suzanne Allen tisse avec constance et acharnement l'étonnante toile d'une œuvre plurielle, complexe et jubilatoire, à laquelle on ferait bien de prêter attention, eu égard aux dénonciations roboratives dont elle est porteuse, en notre époque gavée jusqu'au vomissement par la prolifération des langues de bois de tous bords.

Rares en effet sont ceux qui suivent en France les cheminements d'un auteur qui dérange, et qui trouve d'ailleurs de plus en plus de difficultés à faire éditer les textes – poèmes, romans ou essais – qu'elle élabore dans son ouvroir de solitaire solidaire, de réfractaire fraternelle.

Pourtant, après un premier recueil de poèmes, *Feu de tout bois*, publié en 1952 chez Seghers, ce sont les éditions Gallimard (où elle sera d'ailleurs longtemps lectrice) qui assureront la publication d'une partie de son œuvre: *La Mauvaise conscience*, roman (1956); *L'Île du dedans*, roman (1960); *Le Pour et le Contre*, poèmes (1966); *Le lieu commun*, roman (1966); *L'Espace d'un livre*, utopie (1971). D'autres poèmes épars sont publiés dans des revues de poésie, telles que *La Tour de Feu*, le *Mercur de France* ou *Banana-Split*. Depuis les années 70, ce sont surtout des collaborations régulières à des revues universitaires ou pour les actes de certains colloques (Suzanne Allen est par exemple une participante assidue aux fameux colloques de Cerisy): citons son essai remarquable intitulé *Petit traité du nœud*, publié dans *Figures du baroque* aux PUF (1983) ou ses réflexions philosophiques livrées sous le nom de *Reliefs* dans l'ouvrage collectif *Mythologies et Physiologies du féminin* (Presses universitaires de Lille, 1989).

Travailleuse acharnée, elle entasse depuis des années des manuscrits denses et nombreux, en des genres divers: entre autres, un essai magistral sur Jarry, un autre sur Derrida, de nombreux poèmes, ainsi qu'un roman bâti autour d'un personnage exhibitionniste.

Complétons cette brève introduction par ceci: lorsqu'elle doit se présenter, Suzanne Allen choisit de donner un *Curriculum laboris* où figurent les phrases suivantes: «*Études supérieures de philosophie et recyclage continuel... Participe à la fondation du groupe Surréalistes-Révolutionnaires en 1950...*» Il faudrait ajouter ses affinités avec les écrivains de l'*Oulipo* et les artistes de l'*Oupeinpo*, «*Ouvroir de Peinture Potentielle*», dont elle est elle-même membre.

Ayant souhaité présenter dès ce numéro un tel auteur, nous avons choisi, avec son accord, quelques poèmes d'un recueil inédit: *Amphibolies*. Le choix a été en partie dicté par les résonances que nous avons pu, en le faisant, instaurer avec un texte que Suzanne Allen a bien voulu nous confier: *Sur quelques poncifs du néant*, essai dans lequel, de Mallarmé à Flaubert, et non sans faire retour à certaines époques reculées, elle montre comment nos contemporains, à l'instar d'un Maurice Blanchot, goûtent les idées générales et grandiloquentes de la métaphysique, tout en méprisant le maniérisme formel de l'écriture – et ce, jusqu'à en oublier les traits pourtant présents dans les auteurs qu'ils commentent, tels Mallarmé ou Flaubert. Ainsi le lecteur pourra-t-il nouer entre les poèmes présentés et ce texte des liens nombreux, en particulier autour de la notion très allénienne d'*oxymore*, ou encore à propos du refus affirmé d'une blancheur métaphysique et hypostasiée.

C'est que pour Suzanne Allen la langue telle qu'elle est travaillée dans les textes est un second corps, un corps sonore dans lequel tous les reliefs contrastés des corps masculin et féminin trouvent leurs échos minutieux, à condition toutefois que l'écrivain comme le lecteur leur accordent une fine oreille. Il y a là un matérialisme jubilatoire, très méfiant à l'égard de toutes les sortes de «billevesées» métaphysiques, qui répond de toutes ses vibrations à des pôles de prédilection qui font autant de saillances bien aimées dans l'immense corpus des textes: Rabelais, Diderot, Jarry, Cendrars, Audiberti, entre autres, et pour ne citer que le domaine français.

C'est bien pourquoi aussi un tel matérialisme s'attaque sans relâche à tous les postulats dominants que développe sous des formes diverses une logique binaire reposant sur une conception autoritaire et bornée de la partition sexuelle. Il s'agit toujours de «mettre le Signifié (thématique, formaliste, phénoménologique) en position de signifiant» afin de lui faire rabattre de sa superbe épistémologique et de sa morgue sémiotique, «quitte à nantir ce 'signifiant' de solides guillemets», pour l'arracher à son tour «aux postulats idéologiques qui croient le fonder ou le justifier dans un 'après-coup' dont il reste, encore aujourd'hui, à instruire le fructueux soupçon.»¹ Il s'agit donc de toujours déceler ce qui informe le discours en lui fournissant les ingrédients de son mode de fonctionnement: «bref, sous les postulats, exhiber les postures.»²

Cette démarche originale mérite toute notre attention, car elle peut nous aider à nous garder des tropismes qui, de tout discours dominant, incitent à reproduire la langue de bois. Reprenant le vieux symbole du fil dans le labyrinthe, Suzanne Allen termine ainsi son *Petit traité du nœud*: le beau souci de son labeur, «innombrable méandre des traces qui viennent métaphoriser les innombrables manières de l'effet-baroque», ne peut pas être le «fil de quelque Ariane dirigeante, préposée à gérer le discours du Sens», il est plutôt, piège et vertige, lacet et entrelacs, trou bouillonnant de tourbillons perturbateurs, «fil de Pénélope, détournement nocturne, par quoi le dessin perd la rigidité première de sa symbolique (le 'droit-fil'), pour figurer la rhétorique possible d'un autre discours, industriel vêtement, 'féminin' peut-être, volte perverse d'une autre posture, volute subversive au flanc des postulats...»³

¹ *Petit traité du nœud*, in *Figures du baroque*, PUF, 1983, p. 183

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 251

Parce qu'il s'agit d'une défense et d'une illustration, je voudrais ici, avant de m'effacer devant les textes de Suzanne Allen⁴, citer quelques vers que je lui ai dédiés dans le recueil *Office du murmure*, recueil dont elle est l'une des instances tutélaires, puisqu'aussi bien ces vers, entre autres, se voulaient un écho ou une glose de ses propres pratiques libertaires et baroques:

*À nous les percussions impétueuses, pour le motus
perpetuus, la passacaille plutôt canaille des ébats,
l'insurrection renouvelée de nos sabbats, l'orgie
des anges dans l'oreille, l'orient des joies
tout en rougeurs sur l'horizon lent du poème.
À nous les processions de roses volubiles
et de silex entrechoqués dans les silences et les giges.
Pour l'effilage des fureurs sur le métier dressé
de la face. Pour la forlane où les plaisirs, lits déliés,
s'entrelacent de filigranes. Pour l'italienne litanie
que déroule l'éloge des nombrils, selon le bref
lento du préambule. À nous, par toi, les peaux frottées,
frappées, jusqu'à l'usure. Pour les métamorphoses, les losanges,
les métissages sans ambages. À nous, la quadrature des cercles
vicieux...⁵*

PATRICK QUILLIER

Budapest

⁴ La Carte blanche que nous inaugurons ici sera poursuivie dans le prochain numéro par un autre texte de Suzanne Allen et un article, *Ramages en marge*, où son nouvel et jeune exégète, Tibor Bánföldi, tente de cerner quelques-unes des postures d'obédience derridienne dénoncées par Suzanne Allen, afin de mieux saisir certains reliefs alléniens du corps ainsi que du corps sonore.

⁵ *Office du murmure*, La Différence, 1996, p. 59.